

Roman

A vibrant, stylized illustration of a man with long black hair and a mustache, wearing a black tuxedo jacket, a red vest, and a red bow tie. He has his arms raised in a gesture of delight or surprise, with his hands open. The background is a bright blue sky filled with numerous pineapples of various sizes, some with green leaves. The overall style is reminiscent of mid-20th-century pulp magazine art.

L'ÉPICERIE MON STRE

Aurélien Laplace

Aurélien Laplace

L'Épicerie Monstre

© Aurélien Laplace, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4004-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Chloé,

« Tout ceci est vrai puisque je l'ai inventé. »
Boris Vian

AVANT-PROPOS :

Ce récit est une uchronie. Le rêve de Balzac d'ouvrir une *Épicerie Monstre* se serait éteint avec le refus de ses amis Sand et Gautier d'y participer. Probablement ont-ils été échaudés par les nombreux fiascos de l'écrivain dans les affaires...

Lorsque j'ai pris connaissance de l'initiative de Balzac, elle m'est apparue si géniale et décalée qu'immédiatement j'ai eu envie de lui donner vie ! Je me suis donc pris à rêver et, pour élaborer ce récit, je ne me suis rien interdit, surtout pas le droit de m'amuser.

En 1839, ces écrivains n'étaient pas encore des bijoux nationaux, des icônes vénérées dans le monde entier. Balzac avait 40 ans, Hugo 37 ans, Sand 35 ans, et Gautier 28 ans. Déjà célèbres, ils n'en restaient pas moins jeunes, fougueux, capables d'emportements et d'engouements. Je me suis donc permis d'exagérer leur caractère, de jouer avec leurs histoires, leurs œuvres, leurs contemporains ainsi qu'avec le contexte historique.

Ce projet de Balzac était fou : je désirais que ce roman le soit tout autant ! Cependant, cette « folie » devait être maîtrisée. Si l'objet n'était pas ici de rédiger un texte documentaire, ce roman a demandé un travail de recherche conséquent. Il m'a fallu décortiquer les biographies de chacun des écrivains pour y trouver le terreau et les graines nécessaires à faire germer une dramaturgie. J'ai également dû tenter de saisir au mieux la société et les mœurs de l'époque pour créer un univers convaincant.

De nombreux dialogues proviennent directement des écrits de ces illustres personnages. Les passages, la plupart du temps retranscrits tels quels, ont parfois été modifiés pour une meilleure compréhension. Pour Balzac, j'ai abondamment puisé dans sa correspondance (particulièrement celle avec Madame Hanska) et dans *Illusions perdues* ; pour Théophile Gautier dans *Les Jeunes France*, dans sa préface à *Mademoiselle de Maupin*, et dans sa biographie de Balzac ; pour Sand dans *Histoire de ma vie*, *Indiana*, *Un hiver à Majorque*, ainsi que dans ses lettres et ses écrits journalistiques ; pour Hugo, dans *Choses vues* et *Les Misérables* ; pour Sainte-Beuve dans *Mes poisons* et *De la littérature industrielle*.

Je me suis également penché sur les biographies éditées de ces écrivains. Pour Balzac, je me suis appuyé, entre autres, sur les travaux biographiques de Stefan Zweig (*Balzac : le roman de sa vie*), Titiou Lecoq (*Honoré et moi*), Anne-Marie Baron (*Le Paris de Balzac*) et Théophile Gautier (*Honoré de Balzac*) ; pour

Sand, sur le Hors-série du *Monde*, *Une vie, une œuvre* ; pour Hugo, sur l'ouvrage *Idées reçues* de Marieke Stein et sur le Hors-série du *Monde*, *Une vie, une œuvre* ; et pour Gautier, sur le livre qu'Albert Thibaudaut lui a dédié.

Sur Internet, Wikipédia a été, bien sûr, une source importante d'informations tout comme certains sites consacrés à ces écrivains (hbalzac.free.fr, lesamisdebalzac.org, maisondebalzac.paris.fr, amisdegeorgesand.info, etc.), ainsi que le site Gallica de la BNF et celui du Cairn.

Que les lecteurs amateurs de Balzac, Sand, Gautier, Hugo et Sainte-Beuve et les spécialistes du 19^e siècle m'excusent par avance s'ils décèlent quelques anachronismes ou invraisemblances dans mon roman. Si certaines erreurs sont indépendantes de ma volonté, j'ai parfois dû délibérément tordre la réalité pour mieux permettre à la fiction de s'épanouir.

1.

On dit de certaines personnes qu'elles sont des oiseaux de mauvais augure. Assurément, les deux hommes qui émergent du brouillard, la démarche engourdie par la boue visqueuse et le dos courbé par le poids de leur tâche, en ont déjà l'apparence. Le plus grand, le plus imposant aussi, ressemble, avec sa redingote qui lui descend jusqu'aux genoux et son visage anguleux, à un gros corbeau noir. L'autre, petit et menu, emmitouflé dans un manteau gris à larges manches, fait songer à un frêle moineau. Étrangement, leurs visages ne correspondent pas à leurs corps. Un peu comme s'ils avaient échangé leurs trombines pour la journée afin de juger de l'effet que cela fait pour un grand ventripotent d'avoir une tête de farfadet et pour un lutin de porter sur ses épaules celle d'un grassouillet.

La brume leur arrive à la taille. Ils la caressent comme l'on effleure de la main la surface de l'océan avant de s'y plonger pleinement. Au loin, le cahotement des fiacres évoque le roulis des vagues sur les galets. Un réverbère se met à luire. C'est un soleil doré qui vient réchauffer leurs visages blafards. Ils sourient. « *La vie, faut s'la faire belle* » répète souvent le gros corbeau noir. Le petit moineau approuve : ce n'est pas parce qu'ils sont huissiers qu'ils devraient pour autant se priver de réjouissances. Justement, l'affaire qui les a fait sortir de leur couche avant l'aurore leur procure une certaine exaltation. Ils salivent comme deux gourmands émoustillés à l'idée d'un festin. La table est dressée, un fumet délicieux exhale des mets généreux : ils sont prêts à faire bombance.

Le gros corbeau frappe à une lourde porte. Le petit moineau s'approche, tend une fine oreille et se redresse vivement :

— J'entends des pas !

L'iris du gros corbeau se dilate. Le petit moineau piaffe d'impatience.

Une voix fluette leur répond timidement :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Bonjour, excusez-nous de vous déranger de si bon matin, dit le gros corbeau. Nous souhaiterions nous entretenir avec Monsieur Honoré de Balzac.

La petite voix faiblit. Un maigre filet leur parvient désormais :

— Vous devez faire erreur, Messieurs. Je suis Madame Veuve Durand, je suis fort malade et je réside seule ici...

Le corbeau se tourne vers le moineau et esquisse un sourire :

— Fichtre ! Nous serions-nous mépris sur l'adresse ?

— Quel étourdi je fais ! répond le moineau. J'ai dû mal la noter sur mon petit carnet...

— Mordieu ! fait mine de s'emporter le corbeau. Comment allons-nous prévenir Monsieur de Balzac qu'il a été tiré au sort par la loterie nationale et qu'il doit impérativement récupérer son lot avant midi ?

— Diantre ! Je ne sais point. Le malheureux risque de voir son gain lui passer sous le nez !

La voix frêle intervient :

— Si je puis me permettre, je connais quelque peu Monsieur de Balzac et je consens à récupérer le lot pour lui...

— Impossible ! s'écrie le corbeau. L'importance du lot requiert une remise en main propre !

— Un lot important, vous dites ? Important comment ? demande la petite voix.

— Oh, d'une importance très importante, répond le moineau en lançant un regard amusé à son comparse.

La porte s'ouvre alors brusquement et un homme trapu de quarante ans apparaît. Le cou large, la poitrine robuste et la chevelure abondante, il porte une veste verte à boutons d'or et un pantalon de nankin. Ses doigts boudinés sont cerclés de bagues et il arbore fièrement une canne à pomme d'or ciselée et à ébullitions de turquoises. Ses yeux noirs et puissants s'écarquillent. Il s'écrie :

— Je suis Honoré de Balzac ! Je veux mon lot !

Le corbeau croasse alors :

— Il n'y a point de lot, Monsieur de Balzac. Seulement des dettes, encore des dettes, toujours des dettes ! Maître Crépin et moi-même sommes mandatés pour que vous vous en acquittiez !

Épouvanté, Balzac referme aussitôt la porte et se précipite dans son stupéfiant salon.

Le visiteur qui y pénètre est immédiatement happé par un tourbillon de décorations : une pendule en marbre blanc et en bronze doré représentant le Temps assis sur le Monde, une console de Boule d'écaille ornée de cuivre doré, une table à thé en acajou, un lustre en porcelaine de Saxe et une gravure d'Albert Dürer côtoient joyeusement des vases en porcelaine, des candélabres ocres, et des flambeaux Louis XV sur des murs tapissés d'une percaline à raies blanches et bleues. L'œil est sollicité en permanence. Pour lui concéder un peu de repos, il faut fermer les yeux et faire le noir.

Balzac s'apprête à s'enfuir par une porte dérobée lorsqu'il croise son domestique, Portejoie, un vieillard lunaire et ébouriffé, certainement peu coûteux. L'écrivain s'étonne :

— Bon sang, Portejoie, où diable étais-tu fourré ? À cause de toi, des huissiers ont bien failli mettre les pieds ici !

— Je faisais un petit somme...

— Un petit somme ? Veux-tu donc ma mort ?

— Ne me blâmez pas, Monsieur. Ayez pitié.

— Cesse de gémir comme si je te battais. T'ai-je déjà rudoyé ?

— Non.

— Alors ? Est-ce trop difficile de respecter un protocole ? Personne n'est censé pénétrer ici sans connaître le mot de passe !

— Je m'y applique, Monsieur. Pas plus tard que tout à l'heure, à la levée du soleil, une femme s'est présentée munie d'un mot de passe obsolète. Aussitôt, je l'ai éconduit en l'informant que vous étiez absent. Elle n'a eu de cesse d'insister et je suis demeuré ferme.

— Tu as bien fait. Je vois trop bien de qui il s'agit et je ne peux me permettre de folâtrer en ce moment, mon bon Portejoie. Ma vie devient par trop celle d'une machine à vapeur. Je suis abattu par mes travaux. J'en ai bien plus que n'en avaient les généraux en campagne.

— Point d'inquiétude. À cette heure-ci, elle doit être en train de carillonner à Sèvres...

— Pourquoi donc ?

— Comme elle s'agaçait de ne pas vous voir, je lui ai intimé que vous étiez à la maison des Jardies. Ceci afin de l'éloigner bien sûr...

— La pauvre enfant... Mais que veux-tu, mon bon Portejoie... J'ai déjà du mal à obtenir une loge au théâtre, comment pourrais-je, en plus, entretenir une actrice ? Je ne suis pas Hugo, moi !

— Voilà qu'ils prennent des femmes de l'Est au théâtre, maintenant... Quelle époque... se lamente Portejoie.

Balzac se fige.

— Une femme de l'Est, dis-tu ?

— Oui, avec un accent fort. Plutôt gironde, la mise élégante, de beaux cheveux noirs...

— Eva ! s'écrie Balzac, épouvanté.

— C'est ainsi qu'elle s'est présentée, oui. Eva.

— Butor ! Pignouf ! Tu as flanqué la comtesse à la porte ! s'exclame l'écrivain, ulcéré.

— Fichtre ! s'étonne le domestique, la main devant la bouche.

— Bélître ! Tu me désespères !